

Etude

## En photographie, le Christ prend toujours la lumière

Constatant une recrudescence de l'intérêt pour la figure de Jésus dans la photographie contemporaine, l'historienne de l'art lausannoise Nathalie Dietschy en étudie les manifestations dans un livre. Interview

Boris Senff

En novembre dernier au Théâtre de Vidy, la pièce de Romeo Castellucci *Sur le concept du visage du fils de Dieu* attirait quelques intéressés catholiques mécontents de la référence au Sauveur. L'épisode rappelait que la figure du Christ demeure sensible. L'historienne de l'art lausannoise Nathalie Dietschy ne va pas le contredire, qui publie *Le Christ au miroir de la photographie contemporaine*, étude sur la récurrence de la représentation de Jésus dans la création photographique de ces 30 dernières années. Recensant un riche corpus, la chercheuse dégage les enjeux artistiques et sociopolitiques que réactive le recours christique, que l'on trouve aussi bien dans le kitsch de David LaChapelle que dans la noirceur d'un Joel-Peter Witkin. Interview.



«The Seven Words». Première «apparition» du Christ avec le photographe Fred Holland Day, qui prend la place de Jésus, en 1898. LIBRARY OF CONGRESS/LDD



Une version féministe et militante de la Cène par l'Afro-Américaine Renée Cox, qui prend aussi la place du Christ dans «Yo Mama's Last Supper», 1996. DR

Comment vous êtes-vous approchée de ce corpus christique?

Tout a commencé dans le cadre d'un projet de recherche interdisciplinaire de l'Université de Lausanne - histoire de l'art, cinéma et littérature - sur les usages de la représentation du Christ et son utilisation au XXe siècle. J'ai réalisé qu'en photographie la période des années 1980 à nos jours était très intéressante, j'en ai fait ma thèse.

Comment expliquer ce regain d'intérêt pour Jésus en photo?

Il est intéressant de noter que, dans une perspective globale, la représentation du Christ est internationale et ne dépend pas de la confession des artistes, même si l'on peut repérer des similitudes dans les contextes ou les démarches. Je peux faire deux hypothèses sur ce retour. Il y a l'influence du *Piss Christ* (1987), de l'artiste Andres Serrano, qui a redonné envie de traiter le sujet de la religion, en partie par la forte médiatisation d'une œuvre qui a fait scandale. Dans les années 1990, la fin du millénaire a aussi pu susciter certaines œuvres, comme la série *INRI*, de Bettina Rheims, par exemple.



Nathalie Dietschy  
Historienne de l'art spécialiste de la période contemporaine

lement inaperçue à un autre. Il y a bien sûr un décalage entre les milieux religieux, qui cherchent à protéger la représentation traditionnelle et le milieu de l'art, qui valorise la transgression. *Le Piss Christ* a ainsi gagné en valeur marchande par rapport à d'autres images de la série ou d'autres figures de la culture, comme Satan ou le disco-

bole, étaient immergées dans l'urine. Il est intéressant de noter que Serrano se considère prisonnier de cette image, qui le confine au rôle d'artiste controversé.

Mais le scandale n'est pas la règle?

Malgré l'attente de l'artiste, il n'a parfois simplement pas lieu, au risque de le décevoir! D'autres refusent la provocation. C'est le cas d'Olivier Christinat, qui s'est interdit cette démarche avec ses *Photographies apocryphes*, plus basées sur les textes que sur la citation visuelle - les plus fréquentes étant la Cène de Vinci, la *Pietà* de Michel-Ange. Il y a des cas plus ambivalents, comme l'artiste afro-américaine Renée Cox, qui utilise la provocation en posant nue au milieu de la Cène, mais pour transmettre un discours d'intégration en faveur des Noirs et des femmes.

Des artistes non chrétiens s'approprient aussi le Christ?

Oui, Greg Semu, artiste samoan mais dont la culture a connu la colonisation chrétienne, réinterprète la Cène, où il pose lui-même en Christ. Un propos transculturel où il introduit le tatouage traditionnel - pratique interdite par le Lévitique - et remplace le pain et le vin par du cochon grillé et des mets anthropophages. Au départ, on pense à un détournement type, mais qui finit par dévoiler une réflexion sur l'identité, le parcours de l'artiste, ainsi qu'une façon d'investir le marché de l'art occidental.

Quel est le lien entre photographie et représentation christique?

Il est ancien. Le photographe pictorialiste Holland Day s'était imposé, en vue de sa série sur la vie de Jésus en 1898, un régime draconien pour être fidèle à son image. Sa démarche était contemporaine de la photographie du Suaire de Turin où le corps révélaté apparaissait avec plus de netteté et

générait des parallèles entre développement photo et apparition ou révélation. Pour Holland Day, c'était surtout une façon de défendre le médium. En s'emparant d'un sujet aussi important dans la hiérarchie des genres, il cherchait à en faire l'égal de la peinture.

Une rivalité où la photographie a désormais remporté la bataille?

Oui, même si l'y a toujours pas de photographies dans les églises.

Le Christ au miroir de la photographie contemporaine

Nathalie Dietschy  
Ed. Alphil, 360 p.

Lausanne, Musée de l'Elysée

Table ronde avec Andres Serrano, Faisal Abdu'Allah et Olivier Christinat, ma 28 juin (18 h 30). Sur inscription.  
www.elysee.ch

## Contre la polémique, la Cité croit en la curiosité de tous ses publics

Festival  
Le rendez-vous lausannois a dévoilé son menu, du 5 au 10 juillet. Pluridisciplinaire, varié et ambitieux

«Ce magicien viendra conquérir le fantôme de la Cité - pardon, de la cathédrale...» Le lapsus, hier au moment du lever de rideau sur le programme complet du 45e Festival de la Cité, ne manquait pas de sel. Sans doute, les responsables de la manifestation «new-look», qui prendra ses quartiers du 5 au 10 juillet dans «trois étages» de la ville (Ouchy, Riponne et La Sallaz), avaient en tête un écho de la pétition réclamant un «retour» in-



«Magnificat», de Marta Gornicka, à la Sallaz les 5 et 6 juillet.

tégral entre les vieux murs de la ville. La Cité, objet de tous les fantasmes - et de tous les procès d'intention, avant même que le menu soit connu.

«Au-delà de la question géographique, je suis choquée par les accusations d'élitisme, se défend Myriam Kridi. Nous serions un festival de l'entre-soi qui oublierait les «vraies gens», comme si ces derniers n'avaient aucun goût pour la curiosité et n'attendent qu'un cornet de frites.» La nouvelle directrice, transfuge du Théâtre de l'Usine genevois, a raison de hausser le ton. Sa programmation ose de jolis paris et, parmi les 80 spectacles, n'en propose pas de plus abscons (et de plus excentrés)

que les dernières éditions sous la direction de Michael Kinzer.

Les trois scènes principales et leurs alentours vivront au rythme de la musique, de la danse, du théâtre, des comédiens de rue et des installations. Parmi elle, *Garden State* compte parmi les coups de cœur de la directrice: sous l'arche du pont Bessières, un jardin éphémère deviendra forum populaire. «Ce projet sera ce que les gens en feront.» Autre création intrigante: *Sanctum Garageum*, une balade dans les garages particuliers du Vallon, «mise en scène» par Floriana Facchini. Les petits joueront aux vrais musiciens, 45 tours personnel en prime, avec l'Atelier Rock et Animaux du Club des Chats. On admira

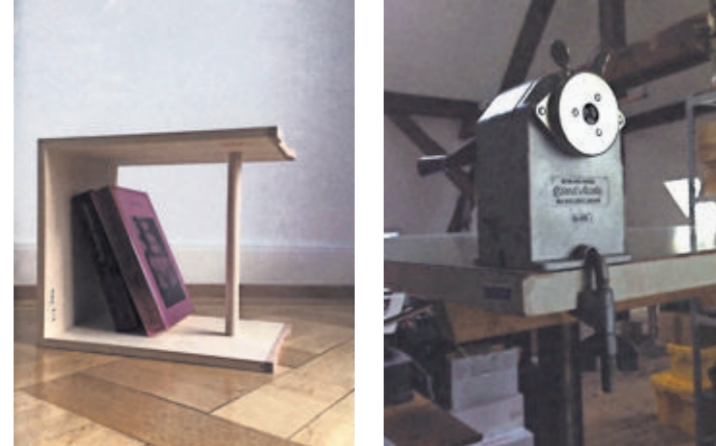
Claudio Stellato jongler avec des bûches, Alice Ripoll mettre en mouvements les danseurs de pasinho venus de Rio, et Marta Gornicka diriger un *Magnificat* au féminisme guerrier. En musique, points les concerts de Bertrand Belin (chanson), de Pat Thomas (afrobeat), de 47 Soul (groove oriental) et de la Colonie de Vacances, performance indoor (Usine Tridre) où quatre groupes bruitistes jouent aux quatre coins de la pièce. Unique. Le programme détaillé sera distribué dans notre édition du samedi 18 juin. François Barras

Lausanne, divers lieux  
du ma 5 au di 10 juillet  
www.festivalcite.ch

## On a tous à la maison quelque chose du design suisse

Publication  
Un ouvrage rappelle que, s'il passe souvent inaperçu, le design suisse est bien présent dans nos maisons

La chaise Landi, le fauteuil LC4 de Le Corbusier ou l'éplucheur Rex sont des pièces bien connues du design suisse. Mais il y a, dans nos vies, quantité d'autres objets *made in Switzerland* à l'allure iconique. Pour leur rendre hommage, Demian Conrad et Rob Van Leijzen ont demandé à des personnalités du domaine culturel ou du design de photographier, avec leur téléphone portable, un objet suisse dans leur intérieur. Le tout



A gauche, le tabouret Ulm, créé en 1955 par Max Bill et photographié par Vincent Baudriller. A droite, le taille-crayon Caran d'Ache (1933) du designer biennois Christian Spiess. DR

forme *Famous Ordinary Things*, le premier ouvrage de la nouvelle maison d'édition Dabook, spécialisée dans le design. «La proximité du Mudac et de l'ECAL constitue un terrain fertile pour une telle démarche éditoriale», raconte Demian Conrad, également fondateur de la société d'édition de meubles Dadadum à Lausanne.

Dans l'ouvrage figurent des contributions de toute la Suisse. Du côté romand, Vincent Baudriller a transformé en bibliothèque le tabouret Ulm de Max Bill. Le second a conçu le Théâtre de Vidy qui dirige aujourd'hui le premier. Stefano Stoll, directeur du Festival Images à Vevey, a photographié un sac Freitag. Quant à Daniel Brélaz,

il a immortalisé une maquette du M2. Le design suisse à la maison, c'est aussi l'interrupteur vintage conçu par Karl Leuthold dans les années 40 pour l'entreprise Feller, le taille-crayon Caran d'Ache, une machine à coudre Bernina, un tracteur Hürlimann ou le grille-pain Jura 150. Sans oublier des pièces de designers contemporains tels que les Vaudois Nicolas Lemaigne ou Adrien Rovero, ou le Zurichois Alfredo Haebler. Caroline Rieder

Demian Conrad  
et Rob Van Leijzen  
Dabook, 155 p.  
En vente sur www.dadadum.com

## L'accordéon schwytzois fait la nique au folklore

Documentaire  
Avec «Musiciens déviants», le cinéaste Roger Bürgler raconte l'histoire d'un instrument prétendument «national»

Il est arrivé de Vienne au début du XIXe siècle, avant que les constructeurs helvétiques n'en fassent leur *Langnauerli*. Lequel deviendra en 1885 ce petit accordéon qu'on dit schwytzois. Le *Schwyzörgeli* est aujourd'hui indissociable de cette musique suisse traditionnelle que les tenants d'une certaine idée de la culture nationale qualifient de «folklorique». A tort, selon le film documentaire réalisé par Roger Bürgler: son titre, *Fremditzelige Musikanten*, les «musiciens déviants» en français, a en soi valeur de manifeste.

Près de 130 ans après son «invention» par deux fabricants établis dans le canton de Schwytz, d'où son appellation, le fameux accordéon diatonique a les faveurs de la mode, regain d'intérêt pour l'organo-logie vernaculaire, initiée il y a vingt ans déjà par le duo Stimmhorn et ses expérimentations au cor des Alpes. L'occasion était idéale, ce faisant, pour clarifier quelques idées reçues à propos de ses origines. Et son devenir.

Où l'on découvrira une histoire autrement nuancée, et complexe, que le portrait suranné d'une carte postale champêtre. C'est donc à Vienne que furent conçus les premiers instruments, qui ont rapidement séduit une part assez conséquente de l'Europe. Y compris la Suisse, où l'on adaptera l'engin pour en faire un compagnon efficace des musiciens itinérants. Avantage: il permet de jouer les basses aussi bien que la mélodie et remplace très bien la grosse caisse. Dans les bars, dans les bals, son arrivée à la fin du XIXe siècle occasionnera une véritable révolution dans la musique populaire de la Suisse centrale.

Mais, et en cela le film prend une tournure plus politique, les premiers héros du *Schwyzörgeli* n'avaient en aucun cas le rôle de gardien d'une tradition quelconque. Au contraire. Les grands virtuoses des années 1920-1930, les Balz Schmidig ou Josef Stump, inventaient une manière de faire, de jouer, et de composer, totalement nouvelle. Ce qui n'avait pas nécessairement lieu de plaire à tout le monde. «Le répertoire traditionnel suisse, explique Roger Bürgler, a été largement influencé par l'étranger, par le musette français aussi bien que par l'Europe de l'Est, de la Pologne à la Hongrie.» Voilà déjà qui tranche avec la réputation d'immobilisme collant à l'instrument, si ce n'est son répertoire, que les tenants d'une orthodoxie musicale voudraient «séculaires», figé. Démonstration d'autant plus utile lorsque, en écho aux pionniers, apparaît dans la seconde moitié du film la dernière actualité. Au caractère rétif du *Schwyzörgeli*, à ses adeptes traditionalistes, répondent des artistes contempo-

rains, suisses eux aussi, totalement investis dans l'avant-garde.

«Les choses changent, remarque Roger Bürgler. L'instrument s'invite dans la musique de chambre, dans les musiques électroniques. Désormais, on peut étudier l'instrument autrement, comme c'est le cas à la Musikhochschule de Lucerne.» Des francs-tireurs, il y en a toujours eu cependant. Mais le petit accordéon vit aujourd'hui un second souffle, grâce à des compositeurs aussi inventifs que leurs ancêtres. C'est un Markus Flückiger, dont les incursions dans le classique ont de quoi détonner avec le style plan-plan des fêtes fédérales. C'est également Marcel Oetiker, dont les compositions nourries de free jazz proposent une fascinante ma-

«L'instrument s'invite dans la musique de chambre, dans les musiques électroniques»

Roger Bürgler Réalisateur

tière fascinante, résolument novatrice, qui jette un pont entre passé et présent. Marcel Oetiker, né en 1979, a grandi dans le giron traditionnel, avant de se confronter à l'improvisation. C'est en toute logique que Roger Bürgler retrouve le musicien à New York, à l'épicentre des musiques improvisées. Notes soufflées, étranges, bruitistes transforment l'accordéon en écho subtil du brouhaha de Manhattan. Et le musicien de conclure: «La substance de cette musique n'a pas encore fait surface.» Le *Schwyzörgeli*, un instrument du futur. Fabrice Gottraux

Fremditzelige Musikanten de Roger Bürgler, au Zinéma 2, à Lausanne



Marcel Oetiker, jeune virtuose du «Schwyzörgeli», mêle free jazz et avant-garde. DR-ROGER BÜRGLER

## En diagonale

La Fête de la musique en 150 événements  
Lausanne La Fête de la musique de la capitale vaudoise aura lieu, comme toujours, le 21 juin. Elle a dévoilé hier sa programmation, riche de 150 «expressions musicales de qualité» proposées en une quarantaine de lieux, gratuitement, évidemment. Parmi les nouveautés, le projet Street Stages offre huit petites scènes éphémères où les musiciens pourront se produire spontanément. Un Choréoké à la place de la Louve rassemblera ceux qui veulent reproduire les danses des tubes projetés sur écran géant. Enfin, un nouveau concours est lancé pour les chanteurs de 10 à 99 ans. 24

www.fetemusiquelausanne.ch